

## Postmodernes, et après ?

mardi 4 juillet 2006, par [BENSAÏD Daniel](#) (Date de rédaction antérieure : janvier 2000).

« Tout ce qui semblait stable et solide part en fumée, tout ce qui était sacré est profané, et tous les hommes sont enfin forcés d'envisager leurs conditions et leurs rapports réciproques avec des yeux désabusés. » Ce passage magnifique du *Manifeste communiste* exprime autant le sentiment d'une libération que le pressentiment du pire.

Tout s'évanouit et se dissout, les entraves de la pesanteur et l'entêtement des faits. On croit même qu'on pourrait voler. Mais le déracinement, la mobilité, l'apesanteur, peuvent aussi bien donner le signal d'une marche sans boussole et d'une histoire à dormir debout. La désacralisation et la profanation signifient d'abord le renversement d'un dieu tyrannique, l'anéantissement des sortilèges, le renversement des fétiches tutélaires. Ce peut être aussi un désenchantement et une désolation, la dureté glaciale des chaînes dépouillées de leurs ornements illusoires.

La nudité du rien.

Nous devons enfin oser regarder notre monde avec des yeux " désabusés ", décillés, désillusionnés, déniaisés. Mais ces yeux peuvent aussi poser un regard mort sur un monde de cendres. Ou bien... Ou bien... Tout dépend de ce que nous serons capables de faire de notre liberté profane dans un monde sans dieux.

Ce qui semblait solide se désagrège. Ce qui semblait stable s'évapore. Comme dans un tour de magie, tout part donc en fumée. Le Capital circule, les frontières s'effacent, les réseaux se fluidifient. Marx a parfaitement compris cette logique de dissolution et de décomposition. Il a bien perçu le patient travail de taupe qui mine les galeries de la modernité. Il ne pouvait prévoir en revanche que, victime de sa pétrification stalinienne, le communisme grossier pourrait subir comme tout solide illusoire cette corrosion générale.

Bien avant sa *Condition postmoderne*, dès ses *Dérives à partir de Marx et Freud*, Jean-François Lyotard avait déclaré la guerre à la rationalité : ce n'est pas parce qu'il était insuffisamment rationnel que le capital devait être détruit, mais parce qu'il l'était désormais à l'excès. La modernité aurait désintriqué la science, l'art, et la morale, du monde clos de la religion. Livrée à sa propre norme de vérité, de beauté, ou de justice, chaque sphère tournerait sur elle-même. Ni la théodicée chrétienne, ni l'Esprit hégélien, ni le Progrès des Lumières, n'auraient résisté à cet émiettement du monde. Légende héroïsée de l'épopée prolétarienne, le marxisme serait voué même sort.

Cette réaction post-moderne n'est pas tombée du ciel. Lyotard lui-même soulignait le rapport entre ce changement de paysage intellectuel et la société « post-industrielle ». Le savoir devient force productive. Les flux l'emportent sur les territoires. Réduite à un jeu discursif parmi d'autres, la raison scientifique voit contester son privilège par rapport aux divers modes de connaissance. La Condition postmoderne annonce ainsi l'avènement d'une histoire sans historicité ni espérance, « sans finalité ni horizon d'émancipation ». En effet, la fin des grands récits signifierait aussi la disparition des conteurs, l'obscurcissement du futur, et le silence angoissant des merles moqueurs : l'apothéose d'un désenchantement sans libération qui reste une aliénation désenchantée.

Cherchant une alliance entre la raison technique et les tendances qui récusent l'intelligibilité du monde, la « pensée faible » selon Gianni Vattimo enregistre la scission de ce monde désenchanté

entre une pratique instrumentale et une pensée « qui se laisse aller ». Sa critique de la modernité glisse alors de la dénonciation des excès de la rationalité à une mise en cause de ses fondements mêmes. Elle lui oppose un lien entre l'approche technologique du phénomène médiatique et l'essor d'une pensée chatoyante de la différence.

Cette offensive de restauration idéologique va parfois jusqu'à remettre en cause les notions de réalité et de vérité. Au moment où la revendication différentialiste radicalisée tourne à la quête identitaire, Vattimo revendique ainsi un « nihilisme actif et positif ». Il faudrait renoncer une fois pour toutes à penser le vrai comme totalité ou synthèse de multiples déterminations. « L'événement de l'être » se réduit modestement à une « ontologie faible » où le sujet de la connaissance est déchu de sa centralité.

La post-modernité ne définit donc pas un « après », une nouvelle époque ou une nouvelle figure de la raison, mais son anéantissement, « le mouvement par lequel toute détermination devient impossible ». Cette logique de la dissémination et de la dissolution épouse la versatilité frénétique de la mode et la morbidité de l'éphémère. Elle dissimule sous un simulacre de nouveauté toujours recommencée les mornes répétitions du capital toujours identique à lui-même à travers le cycle étourdissant de ses métamorphoses. Le nouveau routinisé s'épuise dans cette fuite en avant sans issue ni fin.

Le « fil conducteur » censé sauver l'histoire universelle du non-sens apparaît alors irrémédiablement embrouillé. La Théodicée de l'Esprit et l'Odyssée prolétarienne s'achèvent dans le bavardage anecdotique du monde médiatique, dans la perte de l'expérience réduite à un perpétuel présent sans histoire, dans un insipide bouillon de culture administrée. La vérité n'est plus que le dévoilement furtif de l'être dans les inconstances de l'événement. Elle relèverait désormais non de l'appropriation rationnelle des choses, mais de leur contemplation esthétique. Transparaît ainsi une sourde connivence entre herméneutique, esthétique, et religion. Libérant les aspirations mythiques et poétiques des exigences de la pensée rationnelle, la critique post-moderne rabat les brebis égarées sur les chemins escarpés de la foi et du miracle, qui sont aussi ceux du calvaire.

Déçue par l'expérience de l'histoire, en deuil des grandes espérances émancipatrices, à la recherche d'une libération minimale, ici et maintenant, la « pensée faible » renonce ainsi à toute universalité possible pour les reflets d'une multiplicité en miette. Afin d'échapper à l'effet boomerang de son propre relativisme, elle absolutise son discours sur la fragmentation irrémédiable du monde et sur la dispersion du puzzle désajusté.

Loin de confirmer cette vision résignée, la débâcle des grandes hypostases de la modernité s'inscrit au contraire dans un procès d'uniformisation marchande et d'homogénéisation culturelle. Et la proclamation anxieuse des différences apparaît comme un dernier soupir désespéré devant l'avènement désolé d'une « diversité sans différence ».

La rhétorique émoliente de la postmodernité semble avoir rencontré en France un écho moindre que dans les pays anglo-saxons ou en Amérique latine. Résistance cartésienne ? Inertie des Lumières ? Obscurantisme positiviste ? Il y a peut-être un peu de tout cela. Mais il faut surtout noter qu'en dépit des défaites et des désertions, les rapports de forces sociaux y sont moins dégradés qu'aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne après Reagan et Thatcher. Les grèves de l'hiver 1995 et le naufrage électoral de la droite en 1997 ont permis de le vérifier.

En fonction de la différence de contexte, la notion de post-modernité prend précisément chez Fredric Jameson un sens fort différent [1]. Elle se présente d'abord comme une esthétique de la nouveauté. À l'instar du capital, l'art se renouvelle par rotations rapides. Cette ronde macabre des marchandises endimanchées évoque le *Dialogue de la mode et de la mort* de Leopardi :

« *Mode : Madame la Mort, madame la Mort !*

*Mort : Attends que ce soit l'heure et je viendrai sans que tu m'appelles. Postmodernes, et après ? Mode : Madame la Mort ! Postmodernes, et après ? Mort : Va-t-en au diable. Je viendrai quand tu n'auras pas envie de me voir. Postmodernes, et après ? Mode : Comme si je n'étais pas immortelle ! Postmodernes, et après ? Mort : Immortelle ? Il s'est passé plus de mille ans déjà depuis la fin des temps immortels [...] Postmodernes, et après ? Mode : Je suis la Mode, ta sœur. Postmodernes, et après ? Mort : Ma sœur ? Postmodernes, et après ? Mode : [...] Je sais que nous visons pareillement l'une et l'autre à défaire et à transformer sans cesse les choses d'ici-bas, bien que tu poursuives ce but par un autre chemin que moi. Je dis que notre nature et notre pratique commune est de renouveler sans le monde, mais toi, tu t'en es prise tout de suite aux hommes et à leur vie ; moi, je me contente le plus souvent des barbes, des cheveux, des vêtements, du mobilier, des demeures, et d'autres choses du même ordre. »*

Invoquant l'influence de Baudrillard et d'Ernest Mandel, Jameson ancre la post-modernité dans les métamorphoses du "capitalisme tardif". La nouvelle époque est marquée notamment par l'explosion et l'accélération de l'innovation technologique, par la concentration internationale du capital, par le déchaînement de ses formes spéculatives. Dans ce mouvement de marchandisation généralisée, la culture devient coextensive à l'économie. Le modernisme devient postmoderne sans solution de continuité, suivant « une esthétique de la révolution permanente ».

Il en résulte une transformation profonde des rapports du psychisme à la temporalité, un obscurcissement des attentes, une pathologie de la mémoire et de l'oubli. Tout s'abîme dans le trou noir du présent. L'imaginaire malade de la société dépressive fuit la temporalité brisée pour se réfugier comme jamais dans les représentations spatiales, dans la névrose de la distance et de la proximité, dans le vertige de la vitesse et du déplacement, dans la chamade d'un présent spasmodique.

L'Art majuscule n'échappe pas à ce tourbillon [2]. La fin des grands récits et l'effondrement de l'historicité conduisent logiquement à ruiner l'histoire d'un art sans passé ni avenir. Le divorce entre l'art et l'esthétique, la beauté et les formes, est alors consommé. La création se réduit à la volonté subjective de l'artiste investie dans la quotidienneté. L'esthétisation de la marchandise et de ses déchets recyclés, fait alors pendant à l'esthétique monumentale de l'époque nazie et stalinienne, comme le totalitarisme de marché fait pendant au totalitarisme étatique.

Ce discours critique est apparu en pleine réaction thatchérienne et reaganienne, d'affaiblissement des anciens collectifs, de déclin des solidarités, de segmentation des appartenances sans références de classe. Au moment où la culture d'opposition à la puissance impersonnelle du capital recule devant la culture d'accompagnement consensuel, où la rhétorique moralisante enfle en proportion inverse de l'anémie politique et de la désintégration sociale. L'éthique apparaît alors comme une tentative pour remplacer les jugements complexes et ambivalents par « les confortables simplifications d'un mythe binaire », écrit fort justement Jameson. Ce moralisme dépolitisé et dépolitisant est aujourd'hui la chose du monde la mieux partagée, par la droite de droite comme par la gauche de droite.

Le post-modernisme se présente ainsi chez Jameson comme la critique du capitalisme tardif, mondialisé et illimité. Perry Anderson voit dans sa pensée « un grandiose point d'orgue » du marxisme occidental : une pensée du présent historique à une époque qui ne parvient plus à penser historiquement. Jameson réfère en effet directement sa notion de postmodernité au "capitalisme tardif" ("late capitalism" ou "sätkapitalismus") du "troisième âge analysé par Mandel. Ce dernier traite de tendance liées à l'essor économique de l'après-guerre, à l'onde longue expansive qui s'est achevée au milieu des années soixante-dix avec le début de la crise. Ajustant la mutation culturelle et sociologique aux rythmes économiques, certains auteurs associent la postmodernité à la contre-réforme libérale des années quatre-vingt, à l'apparition du toyotisme, à la flexibilisation du marché

du travail, esquissant un nouveau régime d'accumulation.

Alex Callinicos souligne à juste titre que cette catégorie de post-modernité, circulant entre économie, culture, et politique ne permet guère une périodisation rigoureuse de l'histoire contemporaine. Pour rendre compte de l'apparition d'un tel discours, il insiste plutôt avec pertinence sur sa dimension politique : la post-modernité, si tant est qu'on accepte d'en utiliser le terme, est indissociable des défaites sociales et des déceptions politiques qui concluent la décennie de l'après-68. La désillusion et le reflux alimentent alors un cynisme hédoniste, aiguissent les appétits de promotion sociale, stimulent les aspirations intellectuelles à la reconnaissance institutionnelle et à la réconciliation consensuelle, sous couvert d'une coexistence indifférente des différences : « Le post-modernisme, c'est ce qui arrive quand, sans aucune victoire, l'antagonisme s'efface. » [3]

Le grand " tournant culturel " dont parle Jameson peut alors se caractériser par le retour en force d'un sujet privatif et égoïste hissé sur les ruines des sujets collectifs, par la réhabilitation de la philosophie politique au détriment de la question sociale, par le bavardage de l'éthique dépolitisée. La Contre-Réforme libérale s'achève provisoirement par une *Restauration dans la Restauration*. Pour garder entrouverte la porte étroite où peuvent surgir des possibilités intempestives, Jameson glisse alors, à la manière de Marlowe ou de Sam Spade, le pied dans l'entrebâillement. La post-modernité reproduit selon lui les ambivalences de la désacralisation et de la profanation capitaliste. La résistance reste possible. A condition de regarder lucidement le monde tel qu'il va.

Avec les yeux « désabusés » dont parlait justement Marx.

Car il y a désabusement et désabusement. Loin du déniement libérateur, le désabusement post-moderne est gros de nouvelles servitudes volontaires. Sa rhétorique de la résignation adresse un adieu solennel et définitif à l'histoire, à la lutte des classes, et à la politique.

Débarrassée de toute détermination contraignante et de toute nécessité conditionnelle, l'histoire est rendue aux tumultes du bruit et de la fureur, abandonnée aux jeux du hasard sans amour, et aux caprices de la contingence. Les relations de causalité se perdent dans les collages d'images sans composition, dans les caprices de la conjoncture et les coïncidences miraculeuses des circonstances. Un " subjectivisme sans sujet " triomphe ainsi dans un mélange indigeste d'idéalisme abstrait et de pragmatisme grossier.

Le refus de tout rapport logique entre les déterminations économiques et les sphères culturelles, juridiques, politiques, réduit les réalités à des formations purement discursives négociables à loisir. En des temps d'inflation monétaire et verbale, le monde tend à se réduire à un jeu de mains et de mots, d'où ressort un capitalisme imaginaire, sans classes ni alternatives, à peine pollué par des injustices individuelles, aussi improbable qu'un marché sans chômage, qu'un patronat philanthrope, qu'un travail salarié sans exploitation, qu'une propriété privée sans profit, qu'une mondialisation marchande pacifique et égalitaire ; aussi fantastique en somme qu'un arc-en-ciel tout gris, que des chats qui font des chiens, que des poules aux dents de loup...

Ce monde disloqué assure aux intellectuels seuls capables de le penser une confortable rente de situation symbolique. Devant ce tas de ruines et de gravats, qui d'autre pourrait en effet articuler encore un semblant de sujet, et au nom de quoi ? Qui, sinon les intellectuels organiques du Capital et de son parti médiatique, promoteurs zélés d'une éthique marchande et d'une citoyenneté entrepreneuriale ? L'affaiblissement des résistances collectives peut donner l'illusion que les idées de génie mènent le monde. Pendant que les affaires font les affaires, l'époque est propice aux faiseurs de systèmes, aux géo-trouve-tout de la machinerie sociale, aux inventeurs de potions magiques, aux mégalos réformateurs et aux paranos solitaires, persuadés que si leurs remèdes miracles sont dédaignés, c'est qu'ils sont victimes d'une sombre machination.

Le tour de force réduisant le réel au simulacre, et la lutte de classe à un jeu de société convivial, est de taille. Sous prétexte que les travailleurs peuvent voter en grand nombre pour Thatcher, Le Pen ou Haider, l'autonomie relative de la politique est érigée en autonomie absolue. Délivré de la trivialité de ce bas monde et de ses vulgaires conflits d'intérêts, le socialisme devient alors un pur impératif éthique et une pure affaire d'opinion. Sous prétexte de pourfendre la « déviation économiste » ou le « déterminisme économique » d'un marxisme grossier, la souveraineté de l'esprit sur la matière est rétablie. Et le Verbe du Créateur peut à nouveau prétendre devenir chair.

Déracinée des rapports de production et d'échange, la politique entre ainsi en lévitation. Les classes sociales deviennent solubles dans la nation et la citoyenneté. Certains dénoncent carrément les conflits sociaux comme de simples fictions idéologiques. Qui aurait alors encore intérêt à une alternative socialiste au capitalisme ? Tout le monde. Ou personne. Les individus déclassés forment une somme indistincte de monades en quête de libération individuelle. Comme si les désirs de chacun(e) étaient immédiatement universels et harmonieusement compatibles avec ceux de tous.

Le communisme de Marx vise au contraire à rendre conscient le lien organique entre le procès historique et les objectifs de l'émancipation. La victoire des opprimés n'est ni nécessaire ni assurée. Elle est seulement historiquement possible. C'est ce sens pratique du possible qui distingue le communisme critique du communisme utopique.

## Notes

1. Frederic Jameson, *Aesthetics and Politics*, Minneapolis, 1988 ; *Late Marxism*, Londres 1990 ; *The Seeds of Time*, New York, 1994 ; *The Cultural Turn* ; *The Political Unconscious*.

2. En 1983, Hans Belting publiait en Allemagne *La fin de l'histoire de l'Art*. L'année suivante, paraissait aux Etats-Unis *La mort de l'Art* d'Arthur Danto.

3. Alex Callinicos, *Against Postmodernism*, Cambridge, 1989.

---

## P.-S.

\* Ce texte constitue le chapitre 2 (Partie II : « Intermittences du spectre ») de l'ouvrage : Daniel Bensaïd, « Le sourire du Spectre, nouvel esprit du communisme », Ed. Michalon, Paris 2000. Cette version ne comprend pas nécessairement les corrections faites au moment de la publication.